Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 32 (1894)

Heft: 28

Artikel: Lâi a caïon et caïon

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194376

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Sur l'oncle X.; il en a des belles à son praz Bolens, disait un autre.

Et le plus alluré de la bande d'aller demander la permission au père X., qui généralement répondait:

— Pardine, allez seulement, vous pouvez bien en aller prendre une pansée; mais veillez-vous de ne pas casser les branches et ne pas trop piter le foin!

Et, au pas gymnastique, nous courions à l'endroit tant désiré. C'était au premier qui arriverait. Pas d'échelle; nous grimpions par les branches si elles s'inclinaient suffisamment pour nous permettre de les saisir; sinon, nous faisions la courte échelle et, les uns après les autres, nous montions sans difficulté. On tendait à celui qui restait le dernier à terre, un bras, une jambe qu'on laissait pendre à sa portée et, grâce à cet ingénieux moyen, toute la bande était bientôt en haut.

Agiles comme des écureuils, nous nous dispersions alors dans les branches touffues.

Nous en mangions jusqu'à satiété, puis l'on rentrait satisfaits, les oreilles toutes décorées de jolis pendants.

Heureux temps!

J'ai dit plus haut que nous allions demander préalablement la permission au propriétaire; mais je n'ai pas dit qu'on allait toujours la demander, car j'ose maintenant avouer que bien des fois nous nous sommes cru dispensés de cette autorisation.

Les cerises, comme bien d'autres fruits, ont tout naturellement inspiré les poètes. L'auteur de *Tartarin*, Alphonse Daudet, qui a composé sur les prunes le charmant triolet, si connu de tous, a déployé également sa verve amoureuse et follichonne dans les jolis vers suivants, à propos des cerises. Je les cite en entier:

Vous souvient-il un peu de ce que vous disiez, Mignonne, au temps des cerisiers?

Ce qui tombait du bout de votre lèvre rose, Ce que vous me chantiez, ò mon doux bengali, Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,

Et pourtant c'était bien joli...

Maismoi je me souviens (et n'en soyez surprise), Je me souviens pour vous de ce que vous disiez, Vous disiez (à quoi bon rougir?) donc vous di-

Que vous aimiez fort la cerise, [siez... La cerise et les cerisiers.

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez, Mignonne, au temps des cerisiers?

Plus grands sont les amours, plus courte la mé-[moire,

Vous l'avez oublié, nous en sommes tous là, Le cœur le plus aimant est une vaste armoire, On fait deux tours et puis voilà...

Maismoi je me souviens (et n'en soyez surprise), Jeme souviens pour vous de ce que vous faisiez... Vous faisiez (à quoi bon rougir?) donc, vous fai-Des boucles d'oreilles en cerises, [siez... En cerises de cerisiers!

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez, Mignonne, sous les cerisiers? Seule dans ton repos! seule, ò femme, ò nature! Dans l'ombre du silence, et toi... quel souvenir! Vous l'avez oublié, maudite créature.

Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, je m'en souviens (et n'en soyez surprise), Je me souviens da soir où vous vous reposiez... Vous reposiez... (pourquoi rougir?) vous repo-

Je vous pris pour une cerise; [siez... C'était la faute aux cerisiers.

O fruit délicieux! que de jouissances variées tu nous offres! que de plaisirs tu nous procures! On te croque et on te savoure sous toutes les formes: à belles dents, en soupe, en gâteaux, en confitures, et l'on t'absorbe en kirsch et en marasquin!

Si le beau temps persiste, la cueillette des cerises dans notre contrée pourra se faire dans de favorables conditions. Elles abondent partout; cependant, au dire général, la récolte de cette année sera quelque peu inférieure à celle de l'année dernière. A quoi cela tient-il? Probablement aux pluies trop abondantes qu'il a fait au moment où les cerises se sont nouées, c'est-à-dire à la fin de la floraison, et dont la conséquence regrettable a été d'en faire tomber un grand nombre.

Un brave homme, qui s'y connaît, nous disait l'autre jour: « Encore du bonheur que je n'aie pas pu vendre mon eau-de-cerises de l'année passée; cette année, qu'il y en a moins, elle ira bien 50 centimes de plus le litre. »

Vous supposez, sans doute, que la cueillette des cerises est chose toute facile, toute simple? Pas du tout!

Et vous ne croiriez vraiment pas la quantité d'outils, d'instruments, tout le matériel en un mot, qu'il faut employer pour faire cette cueillette.

Il faut d'abord:

1º Une, quelquefois même plusieurs échelles:

2º Un certain nombre de cordes servant à attacher des branches trop flexibles ou à ramener à sa portée celles sur lesquelles on ne peut se hisser;

3º Des paniers, munis de crochets servant à les suspendre. On se sert généralement d'une sorte de panier, de forme oblongue, appelé gratte, et qui se place et se transporte plus aisément dans les branches;

4º Des crocs, sorte de long bâton, muni à l'un de ses bouts d'un crochet fixe et d'un autre crochet mobile disposé en sens inverse. On se sert de cet instrument pour attirer à soi le bout des branches ou des branches un peu éloignées;

5º Une longue corde pour descendre à terre les paniers pleins. La diligente ménagère, restée sous le cerisier, est chargée de vider les paniers. Dans l'intervalle, elle ramasse les fruits qui tombent ou, assise au pied de l'arbre, elle tricote, ou encore soigne les produits de la fenaison;

6º Une ou plusieurs brantes destinées à recevoir au fur et à mesure le contenu des paniers. On remplace très souvent les brantes par un tonneau; on prend généralement celui dans lequel on laissera les cerises opérer leur fermentation; on le place sur un petit char à bras.

J'allais oublier de vous dire ce que j'aurais dû placer en premier lieu en tête de ma liste, c'est qu'avec tout cela, il ne faut pas avoir cette malheureuse disposition qui consiste à redescendre de l'arbre ailleurs que par l'échelle; j'ai nommé le vertige. Gardez-vous-en!

Et maintenant, puisque Bridoison dit dans la comédie de Beaumarchais que « tout doit finir par des chansons, » je terminerai donc cette sempiternelle causerie par une petite histoire, à propos de cerises :

La commune de X. avait placé un de ses ressortissants, pauvre et idiot, nommé François, chez un propriétaire assez aisé et qui avait sur ses fonds un certain nombre de cerisiers. A l'époque de la cueillette, le propriétaire se décida à faire cette besogne lui-même, aidé par son pauvre diable de pensionnaire.

Un jour qu'ils étaient tous deux perchés dans l'arbre, le propriétaire dit à sa femme qui était en bas:

« Lé fotteint dé laissi po léz'osés clliaux ballés que l'âi a lé âo fin bet et portant on pâo pâ lé z'aveintâ sein risquâ dé sé rontré lo cou! »

La femme, avare plus encore que son mari, lui répond :

— Sâ-tou pâ l'âi einvouyi lo François, li que n'est pâ damâdze!

Villeneuve, 10 juillet. C. T.

Lâi a caïon et caïon.

Quand on pào férè sè z'afférès sèmémo, lè faut férè, s'on vâo bin s'ein trovâ; kâ se vo faut vo refiâ su lè z'autro, mau va, bin soveint. Binsu que y'ein a qu'ont dè la concheince et que font por vo coumeint por leu; mâ y'ein a dâi z'autro que s'ein fotont pas mau, sein comptà lè farceu que n'ont pas crouïe einteinchon, s'on vâo, mâ que ne renasquont pas dè vo z'eimbétà se cein pâo lè férè rirè et amusà lè dzeins.

On carbatier dè pè contrè ce bio pays iô on fâ la féta dâi vegnolans, avâi einvià dè férè boutséri, kâ on bet dè sâocesse à grelhi va rudo bin avoué on verro dè nové, et sè pratiquès lâi ein démandâvont soveint; et pi lâi faillâi dè la vicaille po lo mènadzo. Mà stu carbatier ne tegnâi min dè caïon, et po férè boutséri, faut on anglais dè Payerno. Démandè don à ion dè sè vesins qu'étâi on tot fin po cognâitrè lè canaris d'éboiton, dè lâi ein atsetâ ion à la fâire.

- Te m'ein choisetré ion, se lài fà, dè trâi âo quatro ceints, que sâi rodzo et nai, kâ n'ein vu min d'autro; c'est lè meillao! oût-tou?
- D'accoo! fari coumeint te mè dis et déman né lo t'amino. Dinsè te pâo preparâ lo trabetset.

Lo leindéman matin, lo carbatier va atsetà pèdze, pâivro, sau, coriandès et tot cein que faut po assaizenà; va coumandà lo tia-caïon et la fenna que râclliè lè boués, prepârè lè poeintérus âo pinguelions et mâolè lè coutés.

Tandi cé teimps, lo vesin étài à la fairè. Ora, lè caions fasont te défaut, ào bin n'ein avai-te què dài tot bliancs; n'ein sé rein; tantià que n'ein trovà pas ion à la convegnance dào carbatier. Mâ coumeint lo lulu étài on farceu dào diablio, ye va atsetâ, po ne pas reveni vouâisu, on caïon dè mer, onna bête pas pe grossa qu'on petit tsat, rodzo et nâi, lo met dein on panâi, et l'eimportè.

Dévai lo né, lo vesin tracè à la pinta avoué son caïon dè mer. L'eintrè à la tsambra à bâirè, attatsè lo bétion à la piauta de 'na trablia, et quand lo carbatier eintrè et que lâi fà:

- Yô que l'est, le caïon?
- Lo vouâiquie, repond lo farceu, ein lâi montreint lo petit afférè. L'est bin coumeint te m'as de : rodzo et nâi; et po lo pâi, te m'as dè trâi âo quatro ceints; mâ porrâi bin pézâ oquiè dè plie et porrâi bin lâi avâi onna livra, kâ te ne m'as pas de se dévessai pézà dâi livrès, dâi quilo, dâi quintaux âo bin dâi grammes.

Ora vo laisso à peinsâ la radze dâo carbatier qu'arâi prâo émelluâ cé tsancro dè farceu, que rizâi coumeint on bossu. N'a pas pi ouzâ tant férè vairè que l'étâi furieux; mâ l'étâi de 'na colére dâo diablio, kâ l'a du contremandâ lo tia-caïon et la fenna âi boués et l'est restâ mé dè quieinzè dzo sein repipâ on mot à son vesin.

Dè bio savâi que lo vesin a dû reimportâ lo caïon.

Le petit tambour.

Jean était petit et chétif, mais dans un corps de nain, il avait un cœur vaillant. Son père était un vieux soldat qui se plaisait à raconter ses campagnes et les beaux faits d'armes des guerres d'Afrique. Jean se passionnait pour ces récits, ses yeux s'animaient et il se promettait d'accomplir, lui aussi, quelques-unes de ces actions d'éclat qu'on cite avec admiration. On organisa dans la commune un corps de musique, il choisit le tambour, parce que cet instrument était en rapport avec ses goûts belliqueux.

Il lui arrivait souvent de dire: « Quand je serai soldat. » Ses frères haussaient alors les épaules en le raillant. Cette prétention n'étaitelle pas ridicule chez un être que la nature avait fait si frèle et que ceux de son âge dépassaient de la;tête?

L'enfant devint jeune homme et resta petit.

Aussi quand survint la guerre de 1870, ses frères partirent, toute la jeunesse du pays alla grossir les rangs de l'armée, lui seul fut oublié. On ne voulait pas de lui, il avait le cœur gros et souffrait cruellement de rester au logis, quand tous les autres avaient l'honneur de servir la France. Le bruit des combats qui se livraient journellement arrivait jusqu'à son village et rendait plus amère sa tristesse. Enfin il n'y tint plus et alla au cheflieu trouver l'officier chargé de l'enrôlement des volontaires.

Cette fois encore on l'accueillit par des plaisanteries, mais il insista. S'il n'était pas capable de porter un fusil, ni la force, ni la taille n'était nécessaire pour être tambour. Il montra son savoir-faire. Devant cette volonté et cette ardeur, on céda; il fut incorporé dans le régiment auquel appartenaient ses france.

A partir de ce jour la gaieté lui revint. En voyant le petit tambour toujours alerte et plein d'entrain, bravant avec une joyeuse insouciance les fatigues et les périls, ses compagnons auraient rougi de se plaindre. Quand ses doigts agiles frappaient à coups redoublés la peau du belliqueux instrument, les roulements sonores, le rythme entrainant ranimaient leur courage et leurs forces, ils oubliaient la longueur des étapes et accéléraient le pas avec confiance. A l'heure du combat, on l'entendait battre la charge avec le sangfroid d'un vieux soldat.

Les notes guerrières se mélaient au bruit de la fusillade et au milieu de la fumée, Jean apparaissait fier et intrépide, escaladant les hauteurs, franchissant les obstacles, guidant les soldats.

La mort qu'il bravait avec une folle audace passait à côté de lui sans l'atteindre. Mais la fortune de la guerre est changeante. Un jour il tomba avec un peloton d'avantgarde dans une embuscade ennemie. Les prisonniers désarmés étaient entourés d'un cercle de nombreux Prussiens. Sous les menaces les plus terribles, on leur avait défendu de pousser un cri. Le détachement dont ils avaient été chargés d'éclairer la marche approchait. Il ne soupçonnait pas le danger et, surpris, il allait infailliblement succomber sous les coups des Prussiens

Les malheureux Français sont en proie à une cruelle anxiété; ils vont assister au massacre de leurs concitoyens et ne peuvent rien faire pour l'empêcher. Déjà ils croient entendre dans le lointain le pas cadencé de ceux qui marchent à la boucherie. Mais Jean n'a pas perdu son sang-froid, il a aperçu son tambour jeté au pied d'un arbre, il est si petit, si chétif qu'on ne fait pas attention à lui. Il en profite pour ramper, se glisser sur l'herbe, et, tout à coup, l'air retentit d'un rythme bruyant qui envoie au loin le signal d'alarme. Un coup de feu part d'un fusil ennemi, la balle siffle et les roulements du tambour vont s'affaiblissant, puis s'éteignent dans un dernier son, triste et lugubre comme un sanglot.

Le petit tambour gisait inanimé sur le gazon rougi de son sang, le sourire entr'ouvrait encore ses lèvres pâles; on eût dit qu'il dormait et que de doux réves charmaient son sommeil. Il savait bien, quand ses doigts faisaient entendre l'appel libérateur, qu'il se dévouait à la mort; il l'avait acceptée sans hésitation, d'un cœur résolu, puisqu'à ce prix ses

compagnons d'armes devaient échapper à la catastrophe qui les attendait.

Quelques moments se passèrent pendant lesquels on n'entendit que les commandements formulés à voix basse par les chefs allemands, le maniement des armes que les soldats préparaient dans une attente anxieuse: les prisonniers comptaient les minutes, bien longues pour leur impatience; puis le silence fut interrompu par les éclatantes fanfares du clairon, les pantalons rouges se montrèrent derrière les haies, et le combat s'engagea furieux, sans merci. Après les crépitements d'une fusillade meurtrière, ce fut la lutte corps à corps; la baïonnette perçait les poitrines, la crosse broyait les cranes, on entendait les cris rauques des combattants, les gémissements des mourants et des blessés. La victoire resta aux Français; mais elle coûta cher et les vainqueurs cherchèrent tristement parmi les morts ceux de leurs amis blessés qu'on pouvait encore conserver à la vie. Il était surtout une des victimes sur le sort de laquelle tous les cœurs s'attendrissaient : c'était le petit tambour, immobile au pied d'un hêtre : sa main tenait encore la haguette; la caisse brisée à côté de lui. Tous, en contemplant les traits imberbes de l'enfant, se sentaient douloureusement émus, et, parmi ces mâles visages, il en était plus d'un sur lequel coulait une larme de regret. Il méritait bien d'avoir sa part de succès et d'entendre les éloges que prodiguaient à son héroïsme ceux qu'il avait sauvés.

Tout à coup une exclamation joyeuse se fit entendre, Jean avait tressailli sous les embrassements de ses frères. On avait senti son cœur battre, une faible coloration se répandait sur sa face livide. Au bruit des voix amies qui retentissaient à ses oreilles, il sembla sortir d'un long rêve et promena ses regards sur la foule pressée autour de lui; il comprit tout et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Son sacrifice n'avait pas été inutile, il pouvait mourir, l'admiration reconnaissante dont il était l'objet le payait assez. La voiture d'ambulance qui l'emmena fut escortée des voix et des bénédictions de ses compagnons d'armes. Le bruit de son dévouement le suivit dans la ville où il fut traité; il fut soigné avec une touchante sollicitude, mais le bonheur fut peut-être plus efficace que la science des médecins pour le guérir. Il pouvait être fier de lui en regardant la croix qu'on avait attachée sur la poitrine. La convalescence fut longue, trop longue pour son patriotisme, frémissant au bruit des combats dont il ne pouvait avoir sa part. La guerre devait finir sans qu'il lui fût permis de reprendre sa place dans son régiment. Le souvenir du petit tambour y est pieusement conservé, son village est fier de lui, et, lorsqu'il traverse les rues, nul ne raille plus l'exiguité de sa taille, car il peut dire avec un légitime orgueil :

« Je suis faible et petit, mais, parmi les grands et les forts, y en a-t-il beaucoup qui aient mieux payé leur dette au devoir et au pays? »

Louis Collas.

Vieux documents.

Nous devons à l'obligeance d'un abonné de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'étrange missive qu'on